

Référence, individuation et ré-identification

Actes du colloque de Barbizon, septembre 1999
« Science et engagement ontologique »

Stéphane Chauvier
Université de Caen
stephane.chauvier@wanadoo.fr

Résumé. Dans le cadre d'une approche "descriptiviste" ou "internaliste" de la référence, cet article défend la possibilité d'une extension de l'ontologie au delà des seuls objets individualisables et ré-identifiables. A l'aide de deux expériences de pensée, il introduit deux types d'entités tératologiques, les unes tombant sous des « concepts sortaux agglutinants », les autres tombant sous des « concepts sortaux épisodiques ». Il propose ainsi l'esquisse d'une méthode générale pour déduire, à partir des « conditions cognitives de la référence », à la fois les types de systèmes de concepts sortaux que l'on peut mettre en œuvre et les types d'entités auxquelles il peut être fait référence dans la forme canonique « ce P ».

Abstract. In the framework of a descriptivist or internalist theory of reference, we propose to extend the ontology of reference beyond the realm of "objects", namely individualizable and re-identifiable entities. We propose two thought experiments in order to introduce what we term «agglutinating sortal concepts » and «episodic sortal concepts ». The paper sketches the main line of a general method in order to deduce, from the « cognitive conditions of reference », the various types of sortal concepts that we can apply and the main categories of entities to which reference can be made in the canonical form « that P ».

Est-il possible de faire référence à autre chose qu'à des objets, si l'on entend par « objet » une entité individualisable et ré-identifiable ? On sait que l'un des principaux problèmes qu'on rencontre dans l'interprétation philosophique de la Mécanique Quantique vient précisément de la difficulté d'associer à cette théorie un domaine d'objets ayant des propriétés de cette sorte. Les candidats le plus souvent sollicités pour jouer ce rôle, les « particules élémentaires », ne se comportent en effet pas toujours comme des « objets », si l'on entend par ce mot certaines entités individualisables et ré-identifiables¹. Toutefois, il n'y a là une difficulté que parce qu'on admet, tacitement au moins, la thèse avancée par Strawson dans *Les Individus*² selon laquelle nous ne pourrions faire référence à quelque chose qu'à la condition de pouvoir identifier et faire identifier par autrui le référent de notre discours³. En conséquence, une théorie ou un fragment de langage ne pourraient avoir pour référents que des objets, entendus comme des entités individualisables et ré-identifiables.

Or, il nous semble que si, comme le dit Quine, « nous avons une pente à parler d'objets et à penser à des objets⁴ », les « objets » ne sont sans doute que les référents *ordinaires* de nos pensées articulées. Il nous paraît en effet possible de montrer, contre Strawson, que pouvons faire référence à autre chose qu'à des objets ou, si l'on préfère, que l'on peut élargir le concept d'objet pour y inclure autre chose que des entités individualisables et ré-identifiables⁵.

Les conditions cognitives de la référence

Introduisons en premier lieu ce que nous appellerons les « conditions cognitives de la référence ». Par conditions cognitives de la référence, nous entendons que dans un grand nombre de cas, la possibilité de faire référence à quoi que ce soit présuppose ou implique une manière déterminée de penser à ce quelque chose.

On sait qu'un certain nombre d'auteurs, à la suite de Kripke⁶, ont soutenu qu'un signe ou une expression pouvaient faire *directement* référence à l'entité à laquelle ils étaient conventionnellement associés. Par exemple, le nom propre « Socrate » désignerait nécessairement ou rigidement le mari de Sophronisque, de telle sorte que si quelqu'un formait la pensée que Socrate fut le précepteur d'Alexandre, en pensant à Aristote, la proposition qu'il exprimerait aurait néanmoins Socrate pour constituant et serait fautive. De même, si un complet amnésique, par ailleurs privé de toutes sensations aussi bien internes qu'externes, formait la pensée « je m'ennuie », c'est nécessairement à lui-même qu'il ferait référence, parce que « je », en vertu de son « caractère » linguistique ferait nécessairement et directement référence au locuteur de « je »⁷.

Cette théorie de la référence directe perd néanmoins beaucoup de sa plausibilité apparente lorsqu'on considère l'usage de démonstratifs sortaux du type « ce P », par exemple « ce lapin ». Il

¹ Sur cette question, cf. les essais réunis par Elena Castellani (éd.), *Interpreting Bodies. Classical and Quantum Objects in Modern Physics*, Princeton, Princeton University Press, 1998, ainsi que les chapitres 4 et 5 du livre de Michel Bitbol, *Mécanique Quantique. Une introduction philosophique*, Paris, Flammarion, 1996.

² *Individuals*, London, Methuen, 1959, trad. fr. *Les Individus* par A. Shalom & P. Drong, Paris, Le Seuil, 1973.

³ « Que nous soyons capables, en tant que locuteurs et auditeurs, d'identifier les particuliers qui entrent dans notre discours, ne procède pas simplement d'un heureux hasard. La possibilité d'identifier des particuliers d'un certain type semble constituer une condition nécessaire pour que nous incluions ce type dans notre ontologie », *Individuals*, trad. p. 16.

⁴ *Ontological Relativity and Other Essays*, New York, Columbia University Press, 1969, trad. fr. *Relativité de l'ontologie et autres essais* par J. Largeault, Paris, Aubier, 1977, p. 13.

⁵ Nous ne prétendons évidemment pas résoudre par ce biais les problèmes d'interprétations de la Mécanique Quantique que nous avons évoqués. Notre but est plutôt de banaliser le fait qu'une théorie ou un fragment de discours ne puissent se voir associer une ontologie d'objets, compris comme des entités individualisables et ré-identifiables.

⁶ Cf. Saul Kripke, *Naming and Necessity*, Oxford, Blackwell, 1980, trad. fr. *La logique des noms propres* par P. Jacob & F. Récanati, Paris, Minuit, 1980.

⁷ Cf. David Kaplan, « Demonstratives », in J. Almog, J. Perry & H. Wettstein (eds), *Themes from Kaplan*, Oxford, Oxford University Press, 1989, pp. 481-563.

paraît en effet difficile de nier que la possibilité de faire un usage référentiel d'une expression de ce genre implique, de la part du locuteur comme de l'auditeur, la mise en œuvre de certaines capacités cognitives, en particulier l'aptitude à exploiter certaines informations fournies par l'environnement. Le critère qui peut nous permettre d'affirmer qu'une expression atteint *directement* son référent, c'est que le locuteur peut exprimer, au moyen d'un énoncé contenant cette expression, une proposition contenant un objet différent de celui auquel il pensait. Mais il paraît difficile d'admettre que si quelqu'un, face à un lapin, utilise l'expression « ce chien », il fasse référence à autre chose qu'à ce lapin. En conséquence, si l'on peut reconnaître quelque vertu à la sémantique de la référence directe lorsqu'on considère des noms propres ou certains indexicaux automatiques⁸, il semble plus délicat de l'appliquer à la manière dont des démonstratifs sortalisés atteignent leur référent.

Par « conditions cognitives de la référence », nous entendons donc que la possibilité de faire un usage référentiel de démonstratifs sortalisés (« ce P ») implique la mise en œuvre, par le locuteur autant que par l'auditeur, d'une connaissance identifiante du référent⁹. C'est ce que Gareth Evans appelle le principe de Russell et qu'il formule de la manière suivante : « afin de pouvoir penser à un objet ou de former un jugement à propos d'un objet, on doit savoir de quel objet il est question, on doit savoir à quel objet on est en train de penser¹⁰ ».

Nous allons donc aborder le problème que nous avons posé de la manière suivante : l'individuation et la ré-identifiabilité font-elles nécessairement parties des conditions cognitives de la référence ? Pouvons-nous parvenir à penser référentiellement à quelque chose que nous ne serions pas en mesure de pouvoir individualiser et ré-identifier ? Et dans ce cas, à quelle catégorie d'entité aurait-on affaire ?

Pour résoudre ce problème, nous proposons de raisonner sur un exemple quinién, celui des nombreuses pensées que nous consacrons aux lapins : nous allons nous demander ce qui se passerait si nous n'étions pas capables, d'une part, de penser à un lapin déterminé, à ce lapin et, d'autre part, si nous n'étions pas capables de faire une distinction entre l'occurrence d'un nouveau lapin et la ré-occurrence d'un même lapin. Autrement dit nous allons imaginer successivement un cas de cécité cognitive à l'individualité, puis un cas de cécité cognitive à la ré-occurrence : nous allons imaginer une personne qui, face à deux lapins, serait incapable de les distinguer l'un de l'autre et de penser qu'il y en a deux ; puis une personne, dont, pour faciliter la démonstration, nous supposons qu'elle n'est pas la même que la précédente et qui, face à la ré-occurrence d'un même lapin, par exemple de son lapin domestique, serait incapable de distinguer cette ré-occurrence de l'apparition d'un nouveau lapin.

Les questions que nous allons nous poser sont les suivantes : quelles pensées seraient inaccessibles à des personnes frappées de telles cécités cognitives ? A l'inverse, quelles pensées prendraient la place de celles qui leur seraient ainsi interdites ? Qu'aurions-nous nous-mêmes devant les yeux ou plutôt devant nos concepts, si nous étions frappés de telles cécités cognitives ?

⁸ Sur la distinction entre démonstratifs, indexicaux automatiques et indexicaux intentionnels, cf. John Perry, « Indexicals and Demonstratives » in B. Hale & C. Wright (eds), *A Companion to the Philosophy of Language*, Malden (Mass.), Blackwell Pub., 1997, trad. fr. R. Vallée in J. Perry, *Problèmes d'indexicalité*, trad. fr. ss la dir. de J. Dokic & F. Preisig, Paris/Stanford, éd. CSLI, 1999, pp. 249-296.

⁹ On peut se demander comment, en nous concentrant sur des expressions référentielles de la forme « ce P », notre propos pourra, même indirectement, concerner les théories physiques, car il semble qu'une théorie physique ne contienne pas d'expressions de ce genre. Mais il faudrait alors dire qu'une théorie physique ne fait référence à rien. On peut admettre ce point si l'on considère qu'une théorie physique est constituée de conditionnels universels. Mais ces conditionnels ne sont reçus que parce qu'on peut en dériver des énoncés portant sur une situation expérimentale singulière et qui, par conséquent, doivent contenir des expressions référentielles. C'est dans le cadre de l'expérience, réelle ou possible, que l'on peut dériver de la théorie des énoncés qui sont référentiels et qui, pour cette raison, contiennent des expressions référentielles. Or ces expressions ne seront ni des noms propres, ni des indexicaux, mais, inévitablement, des démonstratifs sortalisés à l'intérieur de formulations du type : « si je soumets *ce corps* à telle condition, on doit observer tel résultat ».

¹⁰ Gareth Evans, *The Varieties of Reference*, Oxford, Clarendon Press, 1982, p. 65.

Cécité à l'individualité

Considérons d'abord une personne qui ne serait pas en mesure, non pas de distinguer un lapin d'un non-lapin, mais de distinguer un lapin d'un autre lapin. Nous pouvons en effet admettre qu'une condition nécessaire et minimale de l'usage de n'importe quel concept, c'est que nous soyons en mesure de discriminer ce qui tombe ou ne tombe pas sous ce concept. Quelqu'un qui ne pourrait distinguer un lapin d'un non-lapin serait simplement dans l'impossibilité d'utiliser le concept de lapin. En revanche, quelqu'un qui ne pourrait distinguer un lapin d'un autre lapin pourrait simplement être dans la position de faire du concept de lapin un autre usage que le nôtre. La question est de savoir ce que serait cet usage.

Supposons donc que cette personne soit placée en face d'une scène que nous décririons, nous qui ne sommes pas frappés de cécité à l'individualité, au moyen de comptes rendus comme : « il y a là deux lapins, un blanc et un noir » ou bien même « il y a là deux lapins blancs jumeaux monozygotes, un à droite, l'autre à gauche ». Nous pouvons supposer que toutes les pensées par lesquelles nous dénombrons et distinguons les uns des autres des objets de même sorte, pour en suivre le destin propre, seraient inaccessibles à celui qui serait aveugle à l'individualité. Il ne pourrait penser à ces deux lapins et articuler des pensées à propos de ces deux lapins ; *a fortiori* il ne pourrait penser à ce lapin-là, à gauche, le petit blanc. Mais quelle pensée lui serait accessible ? Que pourrait-il penser et donc, en un sens, percevoir dans la scène ?

Il semble qu'on puisse hésiter entre deux possibilités.

Traits

La première serait que cette personne perçoive non pas des lapins mais du lapin, comme on dit du sang ou du rouge. Elle n'aurait pas l'usage du concept sortant de lapin, mais, à sa place, elle disposerait de ce que Strawson appelle un concept de trait¹¹. Et les pensées qu'elle formerait seraient des pensées « plaçant des traits¹² », comme par exemple : « il y a là du lapin, noir et blanc ».

Il n'y a en principe aucune difficulté à envisager cette possibilité. Tous les concepts sortaux peuvent en effet être transformés en concepts de traits et, peut-être même, si l'on suit sur ce point Quine¹³ mais aussi Strawson¹⁴, tous les concepts sortaux ont-ils d'abord été des concepts de traits. Chaque fois que nous avons affaire à un P ou à des P, nous avons aussi affaire à du P.

Toutefois, si notre aveugle à l'individualité n'avait d'autre ressource qu'une pensée par traits, cela aurait au moins deux conséquences fâcheuses pour notre propos. La première est qu'il y aurait une différence visible entre sa science et la nôtre. Il y aurait un écart entre les conditions de vérité de ses placements de traits et celles des propositions que nous formerions, nous qui ne sommes pas aveugles à cette différence. Par exemple¹⁵, si nous avons affaire à des lapins présentant, au milieu de la poitrine, une tache blanche, tout le reste étant noir et si nous placions tous ces lapins de façon que leurs poitrines soient connexes, notre aveugle à l'individualité serait disposé à acquiescer à « il y a là du lapin blanc » tandis que nous ne pourrions acquiescer à « il y a là des lapins blancs ». De même, en face d'un unique lapin ayant une petite tache blanche sur la patte, le penseur par traits donnerait son assentiment à : « il y a là du lapin blanc », s'il braquait son attention sur la patte du lapin, tandis que nous refuserions : « il y a là un lapin blanc ». Il y aurait donc une différence visible entre la science d'un placeur de traits et la nôtre.

¹¹ *Feature-concepts*. Cf. *Individuals*, pp. 202 sq., trad. pp. 227 sq.

¹² *Feature-placing statements*. *Ibid.*

¹³ *Pursuit of Truth*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1990, trad. fr. *La poursuite de la vérité*, par M. Clavelin, Paris, Seuil, 1993, chap. 2.

¹⁴ *Individuals*, trad. p. 209.

¹⁵ Nous reprenons ici un exemple proposé et exploité par Gareth Evans dans « Identity and Predication », *Collected Papers*, Oxford, Clarendon Press, 1985, p. 34.

La racine de cette différence est à rechercher dans ce qui distingue un trait d'un objet. Plus exactement, cette différence se trouve liée à une distinction entre deux types de traits dont les uns sont adaptés au langage par placement de traits, mais dont les autres sont comme violentés par l'usage exclusif d'un tel langage. Il y a en effet des traits tels que toute partie du trait peut être tenue pour une occurrence du trait. Mais il y a aussi des traits tels qu'aucune de leurs parties n'est une occurrence du trait. Ainsi un morceau de rouge est du rouge, mais un morceau de lapin n'est pas du lapin. Il y a en outre des traits tels que deux occurrences connexes du trait sont une occurrence du trait tandis qu'il y en a d'autres qui préservent leur dualité même dans la connexité. Ainsi la connexion de deux taches rouges est une grosse tache rouge, mais la connexion de deux lapins n'est pas un gros lapin. Cela veut dire que même si l'on peut décrire le contenu de notre expérience comme constitué d'une certaine intrication de traits discernables les uns des autres, il y a cependant deux types de traits. Tout trait possède des frontières : il s'étend jusqu'à un certain ensemble de points. Mais, dans certains cas, ces frontières sont essentielles ou internes, tandis que dans d'autres cas elles sont contingentes ou externes¹⁶. Tel trait de rouge est accidentellement borné par tel trait de noir. Mais on ne peut dire que tel trait de lapin est accidentellement borné par tel trait de luzerne. Les limites du trait de lapin lui sont internes. C'est la méconnaissance de cette différence par notre aveugle à l'individualité qui aurait pour conséquence une divergence entre sa science et la nôtre.

Une seconde conséquence, plus importante encore pour notre propos, c'est que nous ne pourrions créditer le placeur de traits d'une authentique aptitude à la référence. Car il semble en effet qu'une pensée référentielle ne soit pas simplement une pensée qui est comme braquée sur quelque chose. Une pensée référentielle est une manière particulière de penser à quelque chose, un peu comme le fait de plier le bras est un geste particulier du bras. Une pensée référentielle est aussi et en même temps une pensée prédicative : le référent d'une pensée est un support de prédication. Une pensée n'est référentielle que si elle possède une articulation prédicative, que si le référent est ce dont nous pensons quelque chose, ce dont nous affirmons ou nions des prédicats. Or, comme l'a souligné Strawson, une pensée par placement de traits ne possède pas d'articulation prédicative, dans la mesure où le placement d'un trait n'est pas la même chose que l'attribution de ce trait à un lieu : « il y a du lapin ici » n'attribue pas un trait de lapin au lieu dénoté par "ici", mais cet énoncé identifie un trait en le localisant¹⁷. De même la co-présence de certains traits en un même lieu, leur recouvrement local, ne peut être identifié à l'attribution d'un ou de plusieurs caractères à un objet. La relation méréologique de recouvrement (*overlapping*) possède des propriétés que ne possède pas la prédication, à commencer par la symétrie de l'une et l'asymétrie de l'autre¹⁸.

Par conséquent, si la cécité à l'individualité avait pour conséquence que la seule forme de pensée accessible fût une pensée par placement de traits, force serait sans doute d'en conclure que l'individuation constituerait bien une condition de possibilité de la référence, dès lors qu'on entendrait par « référence », en termes cognitifs, non pas seulement l'atteinte (intentionnelle) d'un objet, mais son atteinte prédicativement articulée.

Foules et Sauts

Mais il y a toutefois une autre possibilité, une possibilité qui reste compatible avec la préservation du caractère sortal du concept de lapin et, par conséquent, avec une pensée à la fois référentielle et prédicative : autrement dit, il y a une possibilité pour qu'une personne aveugle à l'individualité puisse donner un sens aux expressions « un lapin », « des lapins », « un autre lapin »,

¹⁶ Pour une étude méthodique des diverses sortes de frontières, cf. Barry Smith & Achille Varzi, « Fiat and Bona Fide Boundaries », *Philosophy and Phenomenological Research*. vol. 60, n°2, march 2000, pp. 401-420

¹⁷ *Individuals*, chap. 7, pp. 214-225, trad. pp. 240-252.

¹⁸ Le recouvrement méréologique de deux traits est symétrique (au contraire du recouvrement physique d'une surface par une autre) : on peut aussi bien dire qu'un trait de lapin recouvre un trait de blanc ou l'inverse. En revanche, si A est dit de B, B n'est pas dit de A, si B est un concept et A un objet. En outre, même dans la logique classique des termes, la convertibilité simple ne vaut que pour les particulières affirmatives et les universelles négatives.

etc., qui semblent indissociables de la référence. Il suffit que cette personne conçoive la scène que nous décrivions au moyen de « il y a là deux lapins, un blanc et un noir » comme la mettant en présence, non pas d'un trait de lapin recouvert par un trait de noir et un trait de blanc, mais comme la mettant en présence d'un seul et unique lapin. Là où nous pensons : « tiens ! deux lapins », elle penserait : « tiens ! un lapin ».

Précisons bien d'abord la situation : si notre personne est aveugle à l'individuation, si elle est incapable de dénombrer les lapins qui sont sous ses yeux, ce n'est pas faute de percevoir les différences individuanes que nous percevons. Nous pouvons en effet faire l'hypothèse que le contenu représentationnel de son expérience est le même que le nôtre¹⁹. Elle percevra les mêmes différences de caractères ou de localisations que nous, mais elle sera incapable d'y voir un principe logique de distinction de lapins. Autrement dit, elle ne croira pas que :

$$\forall x \forall y [\exists P (Px \wedge \neg Py) \supset (x \neq y)]$$

Elle ne sentira pas la force du principe d'indiscernabilité des identiques. Et par conséquent, là où nous voyons deux lapins, elle pourra n'en voir qu'un seul. Comment cela est-il possible ?

Cela est possible si nous supposons que son concept de lapin est ainsi articulé que ce qui est pour nous, au moins depuis Frege, une *propriété* de notre concept de lapin (à savoir que son extension est, dans notre exemple, une paire) sera pour elle un *caractère* du lapin qui est en face d'elle²⁰. Cette idée peut paraître étrange, mais nous allons tout de suite l'illustrer par un exemple.

Quelle est la différence logique qui sépare la pensée de trois sauts et la pensée d'un triple saut ? Admettons qu'il n'y ait aucune différence dans le contenu représentationnel de l'expérience, mais qu'une personne pense ce qu'elle voit comme trois sauts enchaînés et une autre personne comme un triple saut. Il semble que la différence entre la pensée de l'une et la pensée de l'autre résidera dans le concept de saut lui-même, dans la manière dont ce concept détermine ce qu'est qu'un saut. Cette différence entre les deux concepts de saut ne réside pas dans le pouvoir discriminant du concept lui-même : l'une et l'autre personne sont en mesure de discerner un saut d'un non-saut. Mais la différence n'est pas non plus dans le mode de découpage des phénomènes : car celui qui voit un triple saut est attentif à la même limite phénoménale à laquelle est également attentif celui qui voit trois sauts. La différence est plutôt dans le rôle logique conféré à cette limite phénoménale. D'un côté, elle sépare trois individus, dans l'autre elle sépare trois phases d'un même individu. Un triple saut est, du point de vue de l'application du concept de saut, un unique saut et la classe des sauts, délimitée par ce concept, comprend donc des sauts simples, des sauts doubles, des sauts triples, etc. Si l'on compare cette classe des sauts à celle qui est associée à l'autre concept de saut, on y voit à l'œuvre un principe d'individuation assez différent : dans la classe qui ne contient que des sauts atomiques, on peut dire que x et y sont deux sauts différents s'ils occupent deux régions spatio-temporelles distinctes. Dans l'autre classe, x et y ne sont deux sauts distincts que s'ils occupent deux régions spatio-temporelles non connexes. Mais, si x et y occupent deux régions spatio-temporelles connexes, alors ni x, ni y ne sont un saut, mais seul est un saut l'articulation spatio-temporelle de x et de y. Dans ce cas, nous pouvons dire qu'un saut, dans la classe des n-uples sauts, est composé de sauts potentiels. Il y a un monde possible dans lequel les trois sauts qui forment ce triple saut, sont des sauts individuels, spatiotemporellement séparés. Mais dans le monde réel, ils ne sont que trois phases ou, pour parler comme Hegel, trois moments d'un seul saut.

Cet exemple permet de comprendre en quel sens notre aveugle à l'individualité pourrait ne voir, dans la scène où nous voyons deux lapins, qu'un seul et unique lapin. Ce qu'il verrait, c'est un double lapin et un double lapin n'est pas la même chose que deux lapins puisque c'est un unique individu de la classe des n-uples lapins.

¹⁹ Sur la différence entre le contenu représentationnel d'une expérience et le contenu d'un jugement causé par cette expérience, cf. Christopher Peacocke, *Sense and Content*, Oxford, Clarendon Press, 1983, pp. 5-6.

²⁰ Sur la différence entre propriétés et caractères d'un concept, cf. Frege, *Les Fondements de l'Arithmétique*, trad. C. Imbert, Paris, Le Seuil, 1969, §53, p. 180.

Prenons un autre exemple pour apercevoir ce qu'il y aurait de particulier dans le concept de lapin de notre aveugle à l'individualité. L'exemple auquel nous songeons est celui du concept de foule. Le concept de foule est un concept sortal, au sens où nous pouvons penser à une foule, à des foules, à la différence ou à l'identité entre une foule et une autre. Mais, dans la plupart des cas, nous ne pouvons faire de référence courante qu'à une seule foule : « j'étais dans la foule », « il y avait une foule énorme », etc. Une foule est, dans la plupart des cas, un objet qui n'est pas susceptible de ce que nous appellerons une *individuation courante*. C'est-à-dire que, dans la plupart des cas, nous n'avons jamais affaire à deux ou plusieurs foules, de telle sorte que nous ayons à individuer, à l'intérieur de notre perception courante, chacune des foules co-présentes. Nous n'avons presque toujours affaire qu'à une foule ; ce que nous rencontrons c'est toujours une foule, cette foule²¹. Pourtant, nous pouvons donner un sens à l'idée de foules au pluriel et individuer une foule à l'intérieur d'un tel ensemble : nous pouvons formuler des propositions générales à propos des foules et dégager des lois du comportement des foules ; nous pouvons faire référence à telle et telle autre foule, en les identifiant par rapport à un lieu et une date ou par rapport à une expérience, elle-même datée et localisée. Autrement dit, et trivialement, nous sommes toujours en présence d'une foule, d'une unique foule, mais nous gardons en mémoire les foules que nous avons rencontrées successivement ou dont on nous a parlé.

Nous pouvons donc caractériser le concept de lapin que posséderait notre aveugle à l'individuation en mariant certaines particularités des triples sauts et des foules. L'idée générale qu'il s'agit de capturer est celle d'un concept qui peut avoir une multiplicité d'instances mais qui néanmoins ne peut être appliqué qu'à une seule instance à la fois. On pourrait donc être tenté de caractériser ce concept ainsi :

$$(1) \forall e \forall x \forall y [(L_e x \wedge L_e y) \Rightarrow \exists z (x < z \wedge y < z \wedge L_e z)]^{22}$$

Autrement dit, pour toute expérience e , si x et y sont des lapins en e , alors x et y sont deux parties ou deux phases d'un unique lapin.

$$(2) \forall x \forall y [(Lx \wedge Ly \wedge (x \neq y)) \Rightarrow \exists e ((x \in e) \wedge \neg(y \in e))]$$

Autrement dit, si x et y sont deux lapins distincts, alors x et y n'appartiennent pas à la même expérience.

La mention d'une expérience dans la caractérisation de ce concept soulève néanmoins de nombreuses difficultés : comment, par exemple, individuer une expérience ? Y-aurait-il autant d'objets que d'expériences et donc de sujets d'expérience, même si ces personnes étaient en regard d'un même objet ? etc. Il semble donc préférable d'interpréter la lettre "e" dans les formules précédentes comme désignant une extension spatio-temporelle qui, soit correspondrait à l'extension moyenne d'un champ d'expérience, soit, plus finement, constituerait, pour un certain type d'objets, une extension qu'on pourrait dire « critique », au sens où elle définirait une condition de connexité unifiante ou agglutinante pour ces objets. S'agissant des sauts par exemple, il est manifestement possible d'avoir à procéder à une individuation courante de plusieurs triples sauts si plusieurs athlètes s'entraînent simultanément. Dans le cas d'une foule au contraire, le concept doit être ainsi caractérisé qu'il exclut logiquement que l'on puisse avoir à procéder à une individuation courante et la lettre e doit dans ce cas représenter le champ spatio-temporel (objectif) d'une expérience quelconque. Seul un concept de cette dernière sorte est tel que son application, au travers d'une expression référentielle de la forme « ce P », exclut qu'il soit nécessaire d'identifier son référent²³.

²¹ Que serait une situation dans laquelle on devrait dire : « les deux foules s'avançaient l'une vers l'autre » ? Peut-être le locuteur est-il dans un hélicoptère qui survole la place de la République et il voit s'avancer deux cortèges, par deux avenues différentes. Mais parlera-t-on vraiment de deux foules ? L'expression reste étrange.

²² "<" représente la relation méréologique : "est une partie de". Il me semble que l'usage de notions méréologiques en complément de la notation du calcul des prédicats se justifie dès lors que l'on cherche à représenter la manière dont le domaine d'application d'un concept est fonction des conditions expérientielles d'usage de ce concept. Le recours à la notation méréologique vise à capturer ce qu'on pourrait appeler la logique des phénomènes.

²³ Ce qui, redisons-le, n'exclut pas qu'il soit nécessaire de discriminer le référent, c'est-à-dire de distinguer ce qui, dans la scène, est P et ce qui n'est pas P.

En particulier, si le concept de lapin de notre aveugle à l'individualité était caractérisé sur ce modèle, il serait exclu que l'expérience puisse nous mettre en présence de plusieurs lapins quoiqu'elle puisse nous mettre en présence de lapins simples, doubles, triples, etc.

Il est clair que le concept de lapin ainsi défini resterait un concept sortal, dans la mesure où il permettrait de distinguer un lapin d'un autre lapin. Néanmoins, pour le distinguer d'un *concept sortal individuant* comme notre propre concept de lapin, nous l'appellerons un *concept sortal agglutinant*. La différence est qu'un concept sortal individuant implique, alors qu'un concept sortal agglutinant exclut tout principe d'individuation courante. Un tel concept sortal agglutinant se distinguerait en outre d'un concept de trait par le fait que, au contraire d'un concept de trait :

- d'une part aucune partie d'un lapin ne serait un lapin *actuel*, alors que, par exemple, toute partie du rouge est actuellement du rouge ;
- d'autre part, n'importe quel morceau de lapin ne serait pas une vraie partie de lapin, une partie déterminante pour fixer la n-uplicité du lapin, ce que nous appellerons une partie n-uplante. Une vraie partie de lapin serait un lapin potentiel, ce qu'on pourrait exprimer en disant que x est une vraie partie de lapin ou une partie n-uplante de lapin s'il existe un monde w, distinct du monde actuel, tel que x est un lapin dans ce monde.

Un objet agglutiné ne serait donc ni un trait ni une collection d'individus mais une *certaine* somme méréologique de lapins possibles mais actuellement indiscernables. Un objet agglutiné résulterait donc de l'application de ce que nous appellerons un *principe d'unification méréologique des indiscernables*, par contraste avec le principe d'identité des indiscernables

Par conséquent, quelqu'un qui serait aveugle à l'individualité serait cependant en mesure de faire usage d'un concept sortal de lapin. Il ne serait pas condamné à une pensée par traits et par placements de traits. Il serait simplement contraint de faire usage de concepts sortaux agglutinants, par opposition à des concepts sortaux individuant.

Cécité à la ré-occurrence

Considérons maintenant le deuxième cas de cécité cognitive, la cécité à la ré-occurrence des mêmes objets. Quelles pensées seraient inaccessibles à une personne frappée d'une telle cécité ?

Remarquons d'abord qu'une personne aveugle à l'individualité ne serait pas nécessairement aveugle à la ré-occurrence. Si on lui prête un langage par traits, elle ne sera ni aveugle ni non-aveugle : la question de la ré-occurrence d'un trait ne se posera tout simplement pas. Pour articuler la pensée que ce trait est le même trait que tel autre déjà observé, il faudrait en effet qu'elle puisse articuler la pensée d'un trait, par conséquent qu'elle puisse individuer les traits. Mais, dans ce cas, nous n'aurions plus affaire à un concept de trait, mais à un concept sortal, comme par exemple, la concept de tache de sang ou de flaque d'eau.

Si, en revanche, on prête à cette personne l'usage de ce que nous avons appelé des concepts sortaux agglutinants, il n'y a aucune raison pour qu'elle ne puisse articuler la pensée que ce lapin est le même que celui qu'elle a observé hier, de la même manière que l'on peut former la pensée que cette foule, réunie sur cette place, est la même que celle qui était là hier. Un triple saut étant un événement, la question de sa ré-occurrence ne se pose pas. Mais un lapin agglutiné, un n-uple lapin tient plus de la foule que du triple saut quant à son mode d'être et rien n'interdit donc d'envisager la pensée de sa ré-occurrence, même s'il serait certainement nécessaire de regarder d'un peu plus près quel concept d'espace est accessible à qui ne rencontre dans le monde que des objets agglutinés.

Supposons maintenant qu'une personne soit en mesure de distinguer individuellement les objets les uns des autres, mais qu'elle ne soit pas capable d'identifier leur ré-occurrence. Cette personne distingue, comme nous, ce lapin et cet autre, mais ce qu'elle ne peut envisager c'est que ce lapin soit le même lapin que celui perçu hier. Quelles pensées seraient inaccessibles à cette personne ? Et, à l'inverse, quelles pensées prendraient leur place ?

Pour simplifier le raisonnement, nous allons supposer que cette personne souffre d'une cécité à la ré-occurrence très localisée : ce qu'elle ne peut pas envisager, c'est seulement la ré-occurrence des

lapins. Pour le reste, elle fait tout comme nous. Si l'on supposait en effet une incapacité générale à penser des ré-occurrences, il faudrait admettre, comme l'a montré Strawson²⁴, que cette personne serait incapable de se former l'idée de l'espace comme un milieu permanent à l'intérieur duquel elle-même se situe. Il semble en effet que la notion d'un lieu dont on s'éloigne puis vers lequel on revient est étroitement liée à notre aptitude à ré-identifier certains objets situés en ce lieu. Sans cette faculté de ré-identifier un objet, nous serions incapable de penser que, par exemple, nous sommes revenus au même endroit.

Nous supposons donc que notre personne est capable d'au moins certaines ré-identifications, ce qui lui permet de disposer de l'idée d'un espace à l'intérieur duquel elle-même et les objets qu'elle appréhende se situent. Cela nous permettra en outre de neutraliser une question qui, sinon, aurait dû être abordée : celle du lien entre ré-identifiabilité et objectivité. Il semble en effet, comme y a insisté Strawson et après lui Evans²⁵, que la possibilité de distinguer l'expérience que nous avons d'un objet et l'objet même dont nous faisons l'expérience soit étroitement liée au fait que nous pouvons créditer cet objet d'une existence lorsque nous n'en faisons pas l'expérience et c'est là précisément ce qui est impliqué chaque fois que nous ré-identifions en t un objet que nous avons perçu en t -1. Une personne qui souffrirait d'une incapacité à ré-identifier pourrait donc aussi souffrir d'une incapacité à objectiver. Mais nous supposons ici que cette incapacité à objectiver ne concerne pas la personne dont nous nous occupons, dès lors qu'étant capable de certaines ré-identifications, l'idée d'objectivité a pu se frayer une place dans sa pensée. Nous allons donc nous concentrer sur le point suivant : si nous supposons une personne dont l'aveuglement à la ré-occurrence n'intervient que lorsqu'elle se trouve en présence de lapins, quelles pensées relatives aux lapins lui seraient inaccessibles ? Et quelles pensées développerait-elle à la place ?

La principale pensée qui serait clairement inaccessible à cette personne, c'est la pensée que ce lapin, qui est là devant elle ou dont on lui parle en ce moment, est le même que cet autre lapin qu'elle même ou quelqu'un d'autre a précédemment observé. Ce qui signifie que chaque lapin qu'elle observerait ou dont elle entendrait parler serait pour elle un nouveau lapin, un autre lapin que tous ceux qu'elle aurait pu observer ou dont elle aurait pu entendre parler.

Une première conséquence de cette cécité cognitive est évidemment que sa classe des lapins sera beaucoup plus peuplée que la nôtre. Nous pouvons en effet rattacher à un seul et même lapin toute une série d'aspects, d'apparences, de déterminations, de positions qui, quoiqu'appréhendées à des moments et en des lieux différents, nous paraissent appartenir à un seul et même lapin. Notre concept d'un lapin est ce que David Wiggins appelle un *concept sortal de substance* c'est-à-dire un concept qui détermine quels changements un objet peut subir sans cesser d'être un objet de la sorte qu'il est²⁶. A notre concept d'un lapin sont donc associés à la fois tout un ensemble de changements inévitables et toute une gamme de changements possibles. C'est donc parce que notre concept de lapin est un tel concept de substance que nous pouvons donner un sens à l'idée de ré-identification.

Toutefois, nous ne pouvons conclure de là que le concept de lapin dont dispose notre aveugle à la ré-occurrence exclut toute possibilité pour qu'un lapin change de déterminations. Considérons en effet ce que Gareth Evans appelle l'aptitude à « garder la trace » d'un objet, c'est-à-dire à garder, présent à l'esprit, un seul et même objet, soit au cours d'une observation continue, soit en prolongeant par la mémoire cette observation²⁷. Face, par exemple, à un objet qui se déplace et change continûment de propriété, notre aveugle à la ré-identification peut former la pensée que « cet objet se déplace et se transforme », tout simplement parce qu'il n'est pas nécessaire, à chaque

²⁴ *Individuals*, chap. 2, "Les Sons", pp. 59-86, trad. pp. 65-96.

²⁵ G. Evans, "Things without the Mind", *Collected Papers*, pp. 249-290.

²⁶ Cf. *Sameness and Substance*, Oxford, Blackwell, 1980, pp. 24-25 et son principe D(iv) : « F est un concept de substance si F détermine (avec ou sans l'aide d'informations empiriques supplémentaires relatives à la classe des Fs) ce qui peut et ne peut pas tomber dans l'extension de F et quels changements [un individu] x peut supporter sans que ne cesse d'exister la sorte de chose qu'est x ; et seulement s'il détermine (avec ou sans l'aide, etc.) l'importance relative ou l'in-importance pour la persistance de x des diverses classes de changements qu'il peut subir » (p. 68).

²⁷ *The Varieties of Reference*, p. 146.

instant, de ré-identifier l'objet occupant telle position comme étant le même que celui qui occupait, il y a un instant, la position connexe. Cette pensée est, selon l'expression d'Evans, « *identification-free* »²⁸. Par conséquent, si l'on distingue cette aptitude à garder la trace d'un objet pendant une tranche d'observation continue de la ré-identification d'un même objet lors de tranches d'observation discontinues, on peut admettre que ce qui est inaccessible à notre aveugle à ré-identification, ce n'est pas l'idée de changement et, avec elle, la différence entre un substrat permanent et des caractéristiques changeantes. Cette distinction est accessible dès lors qu'une personne est en mesure de garder la trace d'un objet au cours d'un épisode de changements continus. Notre aveugle à la ré-occurrence sera donc parfaitement en mesure de garder la trace des lapins qu'elle perçoit et de former des pensées relatives aux changements qu'elle observe. Par exemple : « ce lapin court », « ce lapin mange une carotte », etc. Elle pourra faire usage de toute sorte de verbes d'actions et décrire les changements qui affectent tel lapin. Elle pourra donc aussi faire toutes sortes de généralisations à partir de ce qui lui est accessible dans ce genre de tranches d'observation continue.

La particularité du concept de lapin dont dispose notre aveugle à la ré-occurrence ne réside donc pas dans le fait que ses lapins ne pourraient subir aucun changements ou n'être le théâtre d'aucuns événements. La particularité de son concept vient, nous semble-t-il, de ce qu'il renfermera ce que nous appellerons des *particuliers épisodiques*, par opposition à des *particuliers persistants* ou *substances*, mais par opposition aussi à des *événements*.

Un particulier épisodique n'est d'abord pas la même chose qu'un événement. Un événement est une suite d'épisodes plus ou moins fondus les uns dans les autres, suite qui est enserrée dans des limites temporelles. Il est vrai, comme l'a soutenu Quine, qu'un événement occupe non seulement une plage temporelle mais aussi une région de l'espace. Par exemple, une bataille navale est un événement qui occupe une région spatiale plus large que, par exemple, une démangeaison. Néanmoins, un événement n'occupe pas une région de l'espace comme le fait un objet. D'une part, il y a cette première différence qu'un objet reste le même objet au sein du changement qu'il subit, alors qu'un événement serait plutôt analogue au changement lui-même. On pourrait dire que les changements qu'un objet subit ont lieu dans le temps mais que l'objet lui-même n'est pas dans le temps. Mais il y a en outre cette seconde différence que plusieurs événements peuvent occuper la même région spatio-temporelle²⁹, alors qu'un objet ne peut être que le seul occupant objectif de sa région d'espace. Par conséquent, dès lors que notre aveugle à la ré-occurrence sera en mesure de garder la trace d'un lapin au sein des changements qu'il le voit subir, son concept d'un lapin sera la concept d'un objet et non d'un événement³⁰.

Mais ce lapin, il le concevra non comme une substance, mais comme un particulier épisodique. La différence entre un particulier épisodique et une substance ne réside évidemment pas seulement dans la durée de l'existence de l'un et de l'autre. La différence serait sinon arbitraire parce que floue ou relative à la durée d'une observation continue. La différence réside plutôt dans la nature même du concept sortal utilisé ou, plus exactement, dans le système des concepts sortaux utilisés. Il semble en effet qu'une condition nécessaire pour que, dans un langage L, un concept F soit un concept de substance, c'est qu'il existe, dans ce langage, un contraste entre deux types de concepts : d'un côté des concepts de substance et de l'autre ce que Wiggins appelle des « *phased-sortals* », ce que nous traduirons par *concepts sortaux épisodiques*³¹. Une caractéristique des concepts sortaux de substances, c'est en effet qu'il existe toute une gamme de caractéristiques mais aussi de positions qui sont accessibles à chaque substance d'une certaine sorte. Il existe donc une différence, pour parler comme Aristote, entre les propriétés essentielles de la substance et ses propriétés accidentelles. Les

²⁸ *The Varieties of Reference*, pp. 180-181.

²⁹ par exemple si une petite boule à la fois tourne sur elle-même et s'élève.

³⁰ Nous empruntons toutes ces distinctions et précisions à Quine, "Events and Reification" ainsi qu'à la réponse de Davidson "Reply to Quine on Events" in E. Le Pore et B.P. Mc Laughlin (éd.), *Actions and Events, Perspectives on the Philosophy of Donald Davidson*, Oxford, Blackwell, 1985, pp. 162-176.

³¹ Ce n'est évidemment pas le concept qui est épisodique mais le genre de particuliers qu'il subsume. Une expression plus adéquate serait *concepts sortaux de particuliers épisodiques*.

premières sont celles qu'on peut toujours lui attribuer au présent, tandis que les autres peuvent lui être attribuées aussi bien au présent, qu'au passé ou au futur³². Ainsi Socrate est un être humain, mais a été enfant, sera un vieillard, sera couché, etc. Il y a ainsi toutes sortes de choses qu'une substance peut cesser d'être sans cesser d'être la substance qu'elle est et ce contraste entre propriétés essentielles et propriétés accidentelles est essentiel pour donner un sens au concept de substance.

On peut donc dire que notre aveugle à la ré-identification sera simplement aveugle à cette différence entre propriétés essentielles et accidentelles. Ce que l'on peut exprimer de deux façons différentes :

- soit en disant que tous ses concepts sortaux seront sur le même plan, c'est à dire qu'il n'y aura pas de contraste possible entre la sorte de chose qu'une chose est essentiellement et la sorte de chose qu'elle est passagèrement ou épisodiquement. Par exemple, il n'y aura pas de différence entre le concept d'être humain et le concept de jeune homme ou le concept de conscrit.
- soit en disant que tous les prédicats d'un objet seront, à ses yeux *rigides*. On définit en effet un prédicat rigide comme un prédicat tel que :

$$\forall x [Px \Rightarrow \text{Nec } Px]$$

Dans le système de concepts qui nous permet de délimiter des concepts de substances, nous faisons une différence entre concepts rigides et non-rigides. Si l'on dit, par exemple, que ceci est un lapin et est jeune et mange une carotte, nous faisons une différence entre ces trois sortes d'attributs : si ceci est un lapin, alors il est nécessairement un lapin, mais il n'est pas nécessairement un jeune lapin ni nécessairement un lapin mangeur de carottes. L'aveugle à la ré-occurrence est donc simplement celui qui traite tous les concepts sortaux comme des concepts rigides. Si, par exemple, il se trouve en présence d'un jeune lapin mangeur de carotte alors l'objet qu'il a en face de lui ne peut pas plus cesser d'être un lapin que cesser d'être un jeune mangeur de carotte sans cesser d'être l'objet qu'il est.

On objectera que cette idée semble incompatible avec le fait que notre aveugle à la ré-occurrence peut percevoir certains changements affectant les lapins, par exemple, leur déplacement. Mais la réponse est, croyons-nous, qu'il y a une différence cognitive entre la pensée que quelque chose change de lieu et la pensée que ce qui était au lieu O est maintenant au lieu O'. Ou bien encore, il y a une différence entre la pensée que ce qui est P devient Q et la pensée que ce qui était P est devenu Q. Car, dans le premier cas, la pensée est *identification-free* alors que dans le second cas elle implique une ré-identification. Cette situation n'est pas sans évoquer certains paradoxes de Zénon d'Elée : si notre aveugle à la ré-occurrence peut observer des changements, il ne peut penser leurs résultats. Il ne peut ramener le continu à du discontinu. Le cas ne se présentera jamais où un objet possédant une propriété P devra être pensé comme ne la possédant plus mais comme possédant désormais une autre propriété Q. L'aveugle à la ré-occurrence ne pourra jamais penser le résultat d'un changement, mais toujours seulement le changement lui-même, c'est-à-dire l'événement du changement, le changement en train d'advenir. Et dans ce cas, c'est rigidement qu'il attribuera à l'objet les changements représentés par les verbes d'action.

Nous pouvons donc dire que les objets auxquels aura affaire un aveugle à la ré-occurrence seront des particuliers épisodiques et un particulier épisodique est ce que l'on est engagé à penser chaque fois que l'on dispose, dans tel fragment de langage, d'un système de concepts sortaux rigides ou chaque fois que l'on ne dispose pas du contraste entre ce que Wiggins appelle concept sortal de substance et concept sortal épisodique. Ce n'est donc pas la durée de l'existence qui fait la différence entre une substance et un particulier épisodique, c'est la présence ou l'absence d'un contraste entre concepts sortaux de substance et concepts sortaux épisodiques.

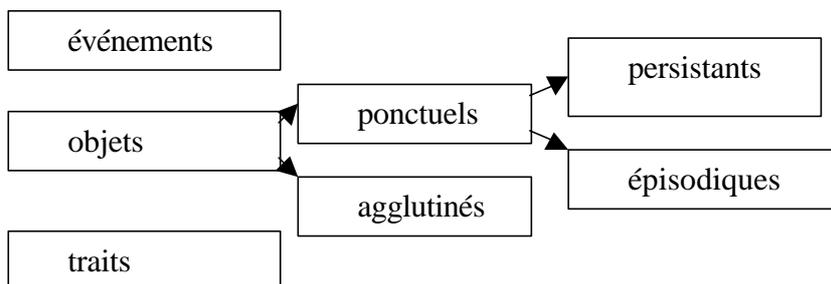
³² Cf. Wiggins, *op. cit.*, p. 24.

Catégories d'objets

Essayons maintenant, pour conclure, de tirer quelques enseignements des expériences de pensée que nous avons envisagées.

Ces expériences suggèrent d'abord que, contrairement à une idée reçue, individuation et ré-identifiabilité ne sont pas des conditions nécessaires de la référence. Si nous admettons que le prototype d'une expression référentielle est fournie par un démonstratif sortalisé du type « ce P », alors il n'est pas nécessaire que nous disposions d'un critère d'individuation et d'un critère de ré-identifiabilité pour être en mesure de braquer cette expression sur quelque constituant déterminé de la réalité. D'une part, il peut se faire que le concept d'un P soit tel qu'il soit logiquement impossible que plus d'un P soit actuellement présent, de telle sorte que le cas ne se présente jamais où l'expression « ce P » puisse s'appliquer à un ensemble d'individus possibles. D'autre part, il peut se faire que le concept d'un P appartienne à un système de concepts tel que, pour toute propriété Q, si ce P est Q en t, alors il ne peut exister un instant t' où ce même P n'est pas Q. Dans chacun de ces cas, l'exigence d'individuation courante et de ré-identifiabilité deviennent caduques.

Deuxièmement, et c'est le corollaire de la remarque précédente, il s'ensuit que la distinction avancée par Strawson entre des événements ou processus, des traits et des objets individuels persistants n'épuise pas les possibles. Si nos conjectures sont plausibles, on peut en effet, au vu des concepts ou des systèmes de concepts que nous pouvons employer, distinguer ce que nous avons appelé des particuliers agglutinés selon le principe d'unification méréologique des indiscernables et des particuliers épisodiques. Le répertoire des catégories d'entités que notre idéologie nous en engage à reconnaître est donc plus large que celui que l'on considère d'habitude. On peut le représenter de la manière suivante :



La troisième leçon que l'on peut tirer de ce genre d'analyses, c'est que nous ne sommes pas libres de recourir à l'un ou l'autre de ces systèmes de concepts. Il existe notamment des raisons *phénoménologiques* pour lesquelles des concepts sortaux sont mieux adaptés que des concepts de traits ou bien que des concepts sortaux individuant sont mieux adaptés que des concepts sortaux agglutinants ou encore que des concepts sortaux de substance sont mieux adaptés que des concepts de particuliers épisodiques. Quelqu'un qui, face à des lapins, serait aveugle à leur individualité ou à leur persistance ne penserait pas tout ce qu'il est possible de penser dans ce qui se montre à nous. C'est que, comme Strawson l'a souligné, il existe un lien étroit entre les concepts que nous utilisons et le fait que les objets que ces concepts classifient existent et co-existent dans l'espace et le temps. L'individualisation et la ré-identifiabilité sont étroitement solidaires de l'inscription des entités concernés dans un cadre spatio-temporel.

Mais cela veut dire aussi que là où l'on peut s'affranchir de cette condition, là où notre pensée ne subit pas la pression de notre expérience de l'espace et de notre conviction d'être nous-mêmes au cœur de cet espace, il devient beaucoup plus plausible de concevoir des objets qui soient eux-mêmes affranchis des conditions de l'individuation et de la persistance.

Supposons par exemple qu'une théorie soit ainsi formulée qu'elle ne soit pas en mesure d'attribuer aux objets dont elle implique l'existence des propriétés individuanes. Supposons qu'elle ne soit pas en mesure de distinguer, au moment t, l'objet dont le comportement est P de celui dont le

comportement est Q. Ce que nous avons appelé cécité à l'individualité ne serait-il pas, dans ce cas, une *impossibilité* phénoménale d'individuer ? Et ne pourrait-on interpréter cette situation comme une condition d'introduction d'un concept sortal agglutinant ?

Ou supposons qu'une théorie soit ainsi formulée qu'elle ne soit pas en mesure de prêter à un objet la continuité spatiale sans laquelle l'idée de ré-identification perd tout sens. Ces conditions ne nous contraindraient-elles pas à traiter les concepts sortaux correspondants comme des concepts de particuliers épisodiques ?

Si l'on définit l'ontologie comme l'étude des diverses catégories d'entités dont nous pouvons être amenés à assumer l'existence, la méthode que nous avons suivie suggère qu'une investigation relative aux conditions cognitives de la référence pourrait nous fournir un fil conducteur pour déduire ces catégories. Un acte de référence ordinaire, au moyen d'une expression de la forme « ce P », semble requérir, aussi bien de la part du locuteur que de son auditeur, certaines opérations cognitives qui ne peuvent avoir pour termes que des entités ayant un certain profil. Mais si l'on s'efforce de faire varier le répertoire des opérations cognitives impliquées dans un acte de référence ordinaire, ce qu'on obtient n'est pas une référence perturbée, mais une référence associée à des concepts dont les conditions d'application nous font découvrir d'autres profils ontologiques. A la différence de la déduction kantienne des catégories, cette méthode de déduction nous met donc en présence, non pas des constituants nécessaires de toute pensée d'un objet, mais des types alternatifs de concepts et de catégories d'entités que l'expérience peut nous contraindre à mettre en œuvre. Strawson semble avoir partagé la conviction de Kant selon laquelle nous disposons d'un schème conceptuel rigide et unique. Il semble en réalité que ce schème soit plus souple que ces auteurs ne l'ont cru et que le schème dominant de la référence à des entités individualisables et ré-identifiables soit moins une norme que le cadre le plus propre, ou le plus habituel, à ordonner le contenu de notre expérience ordinaire.